

affirmation qui demanderait à être vérifiée et qui semble bien dépendre des limites intrinsèques à la recherche : en effet, une seule entreprise ne saurait représenter l'ensemble d'un contexte. Même si les Florentins avaient des comportements économiques et stratégiques similaires, ce n'est pas une vérité absolue. Par exemple, le choix des places sur lesquelles placer les lettres de change était influencé par la différente implantation des succursales en Europe. La réflexion aurait surtout bénéficié d'une comparaison plus poussée avec l'historiographie existant sur les autres maisons bancaires et marchandes présentes à Lyon au XVI<sup>e</sup> siècle. Les travaux sur les Gondi (S. Tognetti), les Botti, les Bonvisi (F. Bayard), les Martelli (M. Cassandro) et sur les Salviati eux-mêmes (A. Pallini-Martin et V. Pinchera) auraient pu représenter un axe à partir duquel esquisser une comparaison utile tant d'un point de vue commercial que financier. C'est vrai : l'histoire est faite de petites molécules en mouvement et, dans ce sens, le travail de N. Matringe constitue effectivement une de ces particules, mais pour constituer un corps, il faut en réunir bien davantage !

Angela ORLANDI  
Université de Florence

**FRANCESCO AMMANNATI,**

*Per filo e per segno.*

*L'arte della Lana a Firenze nel Cinquecento,*

Florence, Firenze University Press, 2020, 381 p.,

ISBN 978-88-6453-982-9

«L'art de la Laine à Florence? Mais tout n'a-t-il pas déjà été écrit?» C'est par cette question provocatrice de l'un de ses interlocuteurs que Francesco Ammannati commence son livre, fondé à la fois sur une thèse de doctorat soutenue il y a une

dizaine d'années et sur ses recherches ultérieures. En effet, depuis A. Doren (1901 et 1908) jusqu'à P. McLean, J. Padgett ou R. Lindholm (2017), en passant par F. Edler, R. De Roover, F. Melis, H. Hoshino, M. Carmona, R. Romano, P. Malanima, G. Pinto, G. Cherubini, B. Dini, A. Stella, S. Cohn, F. Franceschi, P. Chorley, R. Goldthwaite, la liste – ici non exhaustive – est impressionnante de tous ceux qui se sont penchés sur l'industrie lainière florentine entre la fin du Moyen Âge et les débuts de l'époque moderne, avec des questions et des méthodologies par ailleurs très diverses. Il fallait donc un certain courage pour reprendre le sujet. Mais ce livre montre que la recherche n'est pas épuisée et qu'elle valait la peine de reprendre le flambeau.

F. Ammannati présente d'abord dans une première partie «la production textile lainière florentine entre XIV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècle». Se fondant bien entendu sur les très nombreuses études préalablement citées, il les met en perspective par de nouvelles recherches d'archives. La question essentielle est celle, déjà fort travaillée, de la «décadence» de l'industrie lainière florentine. Pour l'auteur, cette décadence est avérée et structurelle. Il formule cependant une nouvelle interprétation des dynamiques et des temps de ce déclin et revient notamment sur l'idée d'une évolution caractérisée par de forts sauts de tendance opposée. Au contraire, il repère un *trend* plus régulier qui marque un déclin graduel. Il redimensionne également le rôle que le coût de la laine aurait eu dans cette crise, même s'il juge indéniable que l'absence de laine autochtone de bonne qualité représente un motif de faiblesse de l'industrie citadine (de façon à peu près constante, la matière première représente 40% des coûts de production, contre 60% pour les frais de main-d'œuvre). Selon lui, le motif principal de la chute fut d'abord et avant tout la fermeture des canaux d'exportation des produits finis, causée par la concurrence des produits textiles hollandais, anglais etc., qui réduisit la compétitivité des draps florentins

sur les marchés extérieurs d'abord, puis même locaux. Aux yeux de F. Ammannati, cette situation fut causée par un ensemble de facteurs parmi lesquels l'organisation non efficiente de la production, la faible capacité d'intégration avec le milieu agricole (rôle de la *mezzadria* déjà souligné par de nombreux auteurs), la basse productivité du travail, l'activité de réglementation et de contrôle rigide entreprise par l'*Arte della lana*, les politiques monétaires de la ville – refus de la dévaluation, au contraire des États concurrents – et les difficultés d'adaptation aux transformations du marché international. Ce dernier aspect est sans doute, dit-il, l'élément le plus surprenant étant donné, au contraire, la grande capacité préalable d'adaptation aux changements de la demande et de pénétration des marchés étrangers par les Florentins. La perte de cette capacité serait donc liée aux facteurs structurels cités plus haut, et notamment à l'absence presque totale de ruralisation des activités qui aurait, au contraire, permis aux concurrents de faire des draps moins chers, adaptés au développement de la demande de draps de moyenne et basse qualité: le thème a déjà été largement étudié, et discuté.

La seconde partie s'attache plus particulièrement à «la production et la productivité dans les boutiques d'art de la laine». L'auteur se fonde ici sur une recherche originale dans les archives comptables de deux compagnies actives entre 1556 et 1566, celle d'Andrea Busini et celle de son fils Camillo. Il confronte constamment cette documentation avec celles des autres compagnies actives dans cette même période, dont une bonne partie n'a jamais fait l'objet d'études circonstanciées. F. Ammannati se situe ainsi clairement dans la lignée des travaux de De Roover, Mélis, Goldthwaite, pour ne citer que les plus connus. Son étude montre que la forme organisationnelle présentait déjà les caractéristiques d'un modèle extrêmement fragile, même si cela n'est pas encore flagrant au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle. Quelle était-elle? Comme dans la période précédente, elle était fondée sur la division du travail en un nombre très élevé de phases productives, presque toutes réalisées à l'intérieur des murs (à l'exception de la filature et du foulon), par des travailleurs essentiellement rétribués aux pièces (*a cottimo*). Ce type d'organisation demande une coordination attentive de la part du drapier et permet, selon l'auteur, une efficacité peu élevée. La productivité des travailleurs est chroniquement basse et, surtout, presque constante sur plusieurs siècles: F. Ammannati calcule ainsi que la productivité journalière d'un tisseur reste plus ou moins semblable entre 1400 et 1600, si ce n'est en diminution. Mais, surtout, c'est (classiquement) la phase de la filature qui ralentit tout le processus car, confiée majoritairement aux fileuses de la campagne, il est difficile d'en prévoir les temps de consignes, ce qui cause fréquemment des périodes de sous-travail pour les phases successives. L'auteur calcule précisément le parcours de la laine jusqu'à la finition des draps et il peut ainsi constater, comme le faisaient sans doute les drapiers, que le cycle lainier complet pouvait parfois presque s'étendre sur une année entière. Mais ceci n'est pas une spécificité florentine. D'ailleurs, comme le souligne F. Ammannati, ce modèle permettait une élasticité productive bienvenue, capable de s'adapter aux expansions et contractions du marché. Cette structure productive évolua au cours de la période étudiée: des phases entières du cycle productif furent confiées à des intermédiaires, *fattori*, *lanini*, *stamaioli*, etc., qui recrutaient et organisaient eux-mêmes des groupes de travailleurs non qualifiés, désormais absents des registres comptables des compagnies lainières et inconnus des drapiers. Ce changement, commencé dès le XV<sup>e</sup> siècle et devenu pratique ordinaire au XVI<sup>e</sup>, permettait de limiter la capacité contractuelle des travailleurs et de rogner sur leurs rétributions. Ainsi, l'auteur calcule que si les coûts de préparation de la matière première représentaient 25% dans les entreprises lainières de Datini à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, elle n'en représentait plus que 13-14% dans

la seconde moitié du XVI<sup>e</sup>. Au contraire, le poids du tissage passa de 13-14% à plus de 20% : ceci serait dû à la carence (à vrai dire surprenante) de personnel qualifié. C'est aussi lié, sans doute, au choix d'une production de luxe, et notamment la naissance d'une nouvelle *rase*, au prix élevé et à la qualité excellente, qui permet un investissement à bas coût et des gains certes non mirobolants (9,34%), mais sûrs. C'est justement ce choix qui se heurta aux mutations des marchés internationaux quand les draps de qualité moyenne-basse, à prix contenus, devinrent les articles *leader*, une évolution à laquelle les Florentins tentèrent de s'adapter en abandonnant la production des luxueuses *rases* pour se mettre à tisser des « perpignans » et autres produits de qualité moyenne-basse. En vain, puisqu'ils furent concurrencés, au XVII<sup>e</sup> siècle, jusque chez eux par les produits étrangers, disponibles à plus bas coût grâce à l'exurbanisation des activités.

Ce n'est pourtant pas par un souci du bien-être des travailleurs, ou même une crainte des révoltes, que les drapiers n'ex-urbanisèrent pas les activités. Au contraire, rappelle l'auteur, opérateurs économiques et responsables politiques étaient convaincus de la nécessité d'user d'une poigne de fer dans les rapports avec les travailleurs qui connurent, dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, sans doute une profonde et progressive dépression de leur niveau de vie. Constituèrent-ils pour autant un para-prolétariat urbain unifié par une commune condition misérable, et animé d'une conscience de classe ? Le propos est anachronique, souligne F. Ammannati. Plus qu'une uniformisation des conditions, reste et même se renforce une diversité des rapports de travail, symbolisée d'ailleurs par la multiplication des confraternités ou « compagnies » désormais autorisées à se constituer, preuve de leur innocuité politique et même sociale. La date symbolique en la matière lui semble être celle de l'autorisation de la compagnie des batteurs de laine (les fameux *Ciampi*), le 26 août 1488. Le développement de toutes ces associations montre des solidarités de groupes et un fractionnement des travailleurs. Comme l'a souligné R. Goldthwaite avec une amère ironie, l'unique forme de conscience de classe qui émergea des révoltes du XIV<sup>e</sup> siècle (notamment celle des *Ciampi*) fut celle des élites.

Cette recherche originale présente d'utiles annexes et de très nombreux tableaux qui constitueront des références désormais indispensables. Voici donc un livre qui constitue un jalon important dans l'histoire de l'industrie lainière florentine, et par conséquent européenne.

Corine MAITTE  
Université Gustave Eiffel (EA 3 350)

**SALVATORE CIRIACONO,**

*Luxury Production, Technological Transfer and International Competition in Early Modern Europe,*  
Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, 2017, 277 p.,  
ISBN 978-3-96023-117-2

Ce recueil regroupe un choix de douze contributions, précédées d'une introduction générale, que Salvatore Ciriacocono a publiées, en anglais et en français, au cours des quarante dernières années, aussi bien dans des

revues de premier rang que dans des ouvrages collectifs, sur le thème des industries de luxe, des transferts techniques ainsi que de la compétition internationale, européenne et mondiale. Ce livre est bienvenu car il permet ainsi de lire d'un seul tenant l'une des facettes du parcours historiographique de cet historien majeur de l'économie de l'époque moderne. Dans son introduction, S. Ciriacocono rappelle les multiples enjeux liés aux industries de luxe, non seulement en Occident, mais ailleurs dans le monde et tout spécialement en Asie. De fait, le luxe européen ayant